

Le gentilhomme posa la main sur le bras de son hôte.

—J'ai entendu. Vous aussi, vous avez eu à souffrir de cet homme. Que diriez-vous si vous étiez vengé ?

—C'est vrai, j'ai pensé tout haut, murmura le corroyeur. Que voulez-vous, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de mon enfant. Date funèbre ! J'ai songé à lui tout le jour. On l'avait couché là où vous êtes, lorsqu'on me l'a rapporté, le flanc ouvert d'un double coup de dague. Le soir, il n'était plus !

Il secoua tristement la tête.

—Se venger ? Cela me le rendrait-il ? Mais je dirais que Dieu est juste puisqu'il punit enfin le meurtrier.

Un pas résonna à ce moment au sommet de l'escalier menant de l'arrière-boutique à l'étage supérieur.

Une certaine inquiétude se manifesta alors sur les traits du réfugié.

—Ne craignez rien, émit Fabers le corroyeur. C'est Lysie, ma servante. Elle avait nourri mon fils ; notre deuil est le même, et la haine de l'assassin aussi.

Une vieille femme, aux lèvres fermées comme le sont les portes de pierre des sépultures, émergea de l'ombre dans laquelle l'escalier était plongé.

—Lysie, annonça le corroyeur ; je suis seul à la maison. Comprends-tu ?

La vieille inclina la tête.

—Oui, maître.

—C'était l'heure du repas.

Sans bruit, comme si un cadavre eût été encore dans cette salle, elle disposa le couvert pour deux.

L'énorme fatigue de la journée, le voyage que venait de faire Henri de Mercourt avec Wilkie, l'ancien geôlier de la tour de Londres et Annie, sa courageuse compagne, avait épuisé sa vigueur ; il avait faim comme tous ceux qui ont beaucoup marché au grand air.

Cependant la contrainte qui pesait sur cet intérieur silencieux et morne lui enlevait presque tout appétit.

—A table, monsieur, dit l'artisan, les hommes ont besoin d'entretenir leurs forces afin de pouvoir lutter.

Et il prit sa place, rompant silencieusement de loin en loin un morceau de pain.

Quant à la servante, elle s'assit à l'écart, ne mangeant point, murmurant des prières, celles morts.

Le triste repas achevé, Fabers le corroyeur conduisit l'étranger au premier étage.

—Nous partagerons la même chambre, dit-il. Si l'on apercevait une lumière de plus du dehors, c'en pourrait être assez pour dénoncer votre présence ici.

—Merci, répondit le gentilhomme : votre prévoyance me montre que j'ai bien fait de frapper à votre porte.

Et il se jeta sur un couapé de paille tressée, refusant d'accepter le lit que lui offrait l'artisan.

Le lendemain, la nuit commençait à se faire lorsqu'une femme, le visage enveloppé d'une mante sans doute à cause de la fraîcheur, se dirigea d'un pas mesuré, indolent, vers la maison du corroyeur.

Elle portait à la main quelques peaux de chèvre indiquant qu'une affaire de métier l'appelait dans cette boutique.

Elle entra sans se cacher, étala ses pelleteries sur le comptoir.

Et, tournant le dos à la rue, écarta un coin de sa mante sous la clarté de la lampe.

—Annie ! exclama sourdement le marchand.

Il venait de reconnaître la femme de l'ancien geôlier revenue dans Londres malgré les argousins lancés sur sa piste.

—Avez-vous reçu une visite ? interrogea alors rapidement celle-ci. Répondez-moi vite !

—Il est là-haut.

—Vous n'avez rien observé de suspect ?

—Rien. Et Wilkie ?

—Il est dans un asile sûr, je l'espère.

La visiteuse ramena sa mante sur sa tête et feignit de mesurer les peaux de chèvre qu'elle avait apportées. Elle ajouta :

—Vous lui direz qu'il se trouve à onze heures, ce soir, à l'entrée du Pont-Vieux, du côté de la Cité. Un homme sera dans une barque et chantera à mi-voix la ballade de Richard-Cœur-de-Lion. Votre hôte descendra sur la berge et ira rejoindre le batelier. Adieu, Fabers, et qu'il se garde !

—Vous reverrai-je et verrai-je Wilk ?

—Oui, dès que ce sera trop de danger.

—Portez-lui mon adieu, Annie, et que le ciel vous conduise !

—Merci, Fabers !

La femme reprit les peaux qu'elle avait apportées, et penchant la tête comme pour ne pas trébucher sur la pierre du seuil, en réalité pour cacher ses traits mis en relief par la clarté de la lampe, elle gagna la rue, et disparut de son même pas indifférent.

Son cœur battait cependant dans sa poitrine, et elle flageola un moment sur ses jambes, lorsqu'un passant qu'elle croisait la regarda avec une certaine attention.

Quelques pas plus loin, ayant volontairement laissé tomber son fardeau, elle se détourna, et ne remarqua personne derrière elle.

—Allons, c'est une fausse alerte, prononça-t-elle.

Et pressant le pas, ayant hâte d'échapper aux inquiétudes qui l'agitaient, elle ajouta mentalement :

—C'est qu'une seule imprudence, ma piste découverte, c'est la vie de plusieurs créatures menacées. Somerset ne pardonne ni à ses ennemis ni à ceux qui leur donnent asile.

« Et Londres n'est plus qu'un repaire de lâches bourreaux et de vils policiers.

« Que dis-je ! c'est à qui soupçonnera, épiera, dénoncera son voisin pour assurer sa propre sécurité et se mettre bien en cour, grâce aux pires trahisons !

« Malheureuse ville !

« Infâme Somerset !

## CLII. — SUR L'EAU.

L'horloge de la vieille cathédrale de Saint-Paul venait de sonner la demi de la dixième heure.

—Le pont est à dix minutes d'ici, dit le corroyeur à Henri de Mercourt. Voici le moment de vous préparer. L'homme sera dans une barque, fredonnera la ballade de Richard-Cœur-de-Lion. Elle ne m'a pas dit davantage.

—J'irai le trouver quel qu'il soit.

L'artisan étala des vêtements sur une chaise.

—Je suis plus âgé que vous, mais notre taille est à peu près la même. Croyez-moi, revêtez cet habit : c'est le mien. On serait surpris de voir un gentilhomme sortir à cette heure de chez moi, ce gentilhomme serait-il le quaker le plus rigide. Et de la surprise au soupçon, il n'y a qu'un pas, hélas !

—Merci, répondit le seigneur de Kervien. Ce ne sera du reste pas la première fois que j'aurai porté le costume d'homme du peuple.

Il s'habilla, passa la cote de drap épaisse et ample du commerçant à son aise, cacha en partie les boucles de ses cheveux repoussés sous un bonnet de feutre.

Il jeta un regard de regret sur son épée qu'il ne pouvait emporter.

—Prenez cette bible, prononça Fabers, elle vous protégera davantage que la lame la mieux trempée. On croira que vous allez au prêché ou que vous en revenez.

Henri de Mercourt esquissa un pâle sourire : le masque de la religion était en effet en Angleterre celui sous lequel on pouvait encore le mieux se cacher.

Le corroyeur éteignit la lampe, entre-bailla la fenêtre et étudia longuement les environs.

—Vous pouvez partir ! souffla-t-il.

Le gentilhomme français descendit rapidement l'escalier, la servante ouvrit la porte.

—A bientôt, mon maître, et lisez, je vous prie, quelques versets à mon intention, prononça-t-elle à voix haute, pour le cas où, trompant la vigilance du corroyeur, quelque espion eût rôdé par là.

Henri de Mercourt était de nouveau exposé à tous les hasards. La porte s'était refermée derrière lui.

Il toucha au fond de sa poche son ancien couteau dont il s'était quand même muni, senti la grosse bible qu'il avait sous le bras.

Et, tâchant d'imiter la démarche lente du vieux corroyeur, il s'achemina du côté opposé à l'église.

L'heure était un peu tardive pour aller assister au prêché ou en revenir ; mais ceux qui l'apercevraient penseraient avoir à faire à un puritain fervent, membre de quelques-unes de ces sectes récemment écloses et connues par leur excès de piété fanatique, — ce qui ne pouvait être qu'une recommandation.

Au moment où il débouchait sur le quai conduisant au pont, deux hommes sortirent d'une ruelle, et, se dirigeant ouvertement vers lui, vinrent le dévisager.

L'un était gros et trapu, avec des jambes torses de chien basset ; ils s'étaient arrangés pour le rencontrer à quelques pas d'une des rares lanternes qui brûlaient la nuit aux angles de quelques carrefours.

Sous cette lumière indécise, Henri de Mercourt le reconnut : un frémissement violent agita son corps et ses yeux lancèrent deux éclairs, heureusement vite étouffés.

L'homme aux jambes torses, au muflle de dague, était un des deux argousins qui avaient tenté de l'arrêter autrefois, à l'auberge du *Léopard de bronze* ; c'était peut-être le plus féroce des lâches policiers qui l'avaient assailli dans la maison du fils hileux de Stewart Bolton.

C'était un des agents des basses œuvres, des louches persécutions du duc de Somerset.